

TANDEM™ shellac



FESTIVAL DE CANNES  
PRIX DE LA MISE EN SCÈNE  
2024

Un film de  
Miguel Gomes

แกรนด์ทัวร์

ဝမ်းနားသော ဝါဒီ

グランドツアー

# GRAND TOUR

壮游

Malaking Paglalakbay | HÀNH TRÌNH LỚN

REVUE DE PRESSE



# Le Monde

20 | Festival de Cannes

Le Monde  
VENDREDI 24 MAI 2024

## Au pays de la saudade, la radieuse Crista Alfaiate

L'actrice portugaise illumine «Grand tour», le dernier film de son compatriote Miguel Gomes



Molly (Crista Alfaiate), dans «Grand tour», de Miguel Gomes. © ILLUSTRATION

**RENCONTRE**  
C'est quand, enfin, elle apparaît, que, d'un seul coup, le film s'illumine. A mi-chemin de la lente progression hypnotique de *Grand tour*, de Miguel Gomes, l'arrivée de Molly, à la poursuite de son fiancé en fuite à travers un littoral-Orient humide et littéraire, sort le spectateur de sa rêverie léthargique. Molly et ses yeux rieurs, malgré la mort qui la guette. Molly et sa bouche lumineuse. Molly, c'est à dire Crista Alfaiate. «Il y a longtemps, raconte le cinéaste, j'étais à une fête à Lisbonne. Quelqu'un zozone. C'était Crina. Elle m'avait aperçue extrêmement belle. Plus tard, Mariana Ricardo, avec qui

Miguel Gomes travaille souvent, au sein du «comité central», comme précisé au générique, lui présente cette jeune Portugaise qui, entre-temps, avait brisé les convenances d'une famille lisboète conservatrice – laquelle l'aurait bien vue enseignant – pour s'inscrire, en cachette, au conservatoire de théâtre. «En général, raconte-t-elle, on arrive à l'examen d'entrée avec Tchekhov ou Shakespeare. Je n'ouvrais pas le bagage culturel classique. Je me suis présentée avec un texte féministe de Luísa Costa Gomes : une jeune fille qui s'adresse au bébé dans le ventre de sa mère pour lui conseiller de naître garçon. » Elle est peise. Sa vie est le récit effluvié d'une jeunesse bohème dans le quartier animé de Bairro

Alto, à Lisbonne, «rebel without a cause» comme elle dit, chantant dans des groupes, devenant un pilier du théâtre expérimental, apparaissant dans des petits rôles au cinéma. Elle en est la lorsque Miguel Gomes fait finalement appel à elle. En 2015, elle sera *Sibéria*, film voyage de sa saga politico-politique de six heures, *Les Mille et Une Nuits*, présente cette année-là à Cannes à la Quinzaine avant de représenter le Portugal aux Oscars. Puis elle est de l'aventure de *Journal de Tóvoa* (2021), un huis clos tourné pendant la pandémie dans une villa confinée de Sintra, avec, pour seul principe,

une chronologie inversée – d'où le titre : *tóvoa* – août). Et, enfin, Molly. «Au Portugal, tranche sans embarras le réalisateur, c'est la plus grande actrice de sa génération. Elle toussa : «Certes, dans le milieu culturel portugais, je commence à être connue. Mais c'est un tout petit milieu. Je ne devrais pas que je suis créative. Je ne fais pas la couverture des magazines, j'ai écrit des Cahiers du cinéma à l'époque des Mille et Une Nuits. Mais c'était une photo du film. La vérité, c'est que le cinéma portugais intéresse plus à l'étranger que chez nous...»

**Long récit mélancolique**  
Crista Alfaiate, 43 ans, cherche ses maîtres en français, passe à l'anglais, revient au portugais. «Au Portugal, pour s'en sortir financièrement, tu dois cumuler deux ou trois projets artistiques. Et moi, je suis de celles qui n'en sortent... Mais on est tout du cinéma et du théâtre d'avant-garde, soit on passe dans le monde du soap télévisuel. Il n'y a guère d'entre-deux», explique la comédienne, qui vient de terminer le tournage de *À la Mensina* (Exemplares, adaptation des Peti-

**«Au Portugal, pour s'en sortir, tu dois cumuler deux ou trois projets artistiques»**  
Crista Alfaiate

tes Filles Modèles de la comtesse de Ségus, par João Botelho, un vieux routard du circuit «classique». Elle qui est avant tout devenue un pilier du théâtre portugais expérimental, allant se former à la commedia dell'arte en Italie, passant par New York pour travailler avec le Wooster Group ou la compagnie Elevator Repair Service, puis la Suède – Göteborg et sa célèbre maison d'opéra. «Ce sont des défis, je me sens bien dans ça...»

De ce point de vue, chez Miguel Gomes, elle est servie. «Avec lui, c'est génial, on est impliqués dès l'émergence du projet, dans l'histoire du film. Miguel présente ses idées avec un tel enthousiasme!

Comme si on allait vivre quelque chose d'épique. Ce vous porte littéralement...», s'imballa la comédienne, inattentive à sa frange que le vent décoiffe, suivant, imperturbable, sa pensée. «Avec lui, chaque projet a un processus différent. Pour *Les Mille et Une Nuits*, on a travaillé pendant un an. Il fallait être disponible. On cherchait sans cesse des idées. Et l'on pouvait tourner à des moments inspirés. Pour *Journal de Tóvoa*, c'était autre chose, il n'y avait pas de script, juste de l'improvisation. Pour *Grand tour*, à l'opposé, on avait un scénario finalisé, mais on a dû couper trente scènes...»

Au départ de ce film : une simple anecdote de roman, deux pages dans un livre de Somerset Maugham, *The Gentleman in the Parlour*. A l'arrivée, un long récit mélancolique comme une saudade lisboète. Alors que, sur l'écran, la jolie Molly s'éloigne le long du Yangtze Jiang, à Cannes, face à la Méditerranée, Crista Alfaiate mesure le chemin parcouru : «Tout ça nous met quand même un sacré poids sur les épaules...»

LAURENT CARPENTIER

VEN 31 MAI  
SAM 1<sup>er</sup> JUIN  
DIM 2 JUN  
2024

BOIS DE VINCENNES, PARIS 12<sup>e</sup>

## THINK TANK

avec Le Monde

TALKS	
CLAIRE NOUVIAN <small>MILITANTE ÉCOLOGISTE &amp; FONDATRICE DE BLOOM</small>	AURELIEN BARRAU <small>ASTROPHYSICIEN &amp; PHILOSOPHE</small>
FÉRIS BARKAT <small>CO-FONDATEUR DE MUSEUMS &amp; PLANET</small>	NESRINE SLAoui <small>JOURNALISTE &amp; CINEASTE</small>
CAMILLE TESTE <small>AVANTICINE DE «TRACON» &amp; «L'ÉLÉPHANT»</small>	THOMAS BRAIL <small>PRINCE DE LA SCÈNE INTERNET, DU SURVEILLANCE DES ANIMÉS</small>
LOLA PÉRIER <small>MARCHÉRIE</small>	CHARLENE DESCOLLONGES <small>MÉTAPHYSICIENNE</small>
ÉRIC LENOIR <small>POÉSIE, PÉRIÉRIE &amp; ALTEUR</small>	KELLY & GARY BENCHGHIb <small>CO-FONDATEUR DE «LE SUPERHERO»</small>
COMEDY	
SWANN PÉRISSÉ GIEDRE	NICOLAS MEYRIELUX GREEN WASHING COMEDY CLUB
MUSIC	
SZA • BURNA BOY • JUSTICE • PEGGY GOU • KAYTRANADA L'IMPÉRATRICE • EDDY DE PRETTO • KIM GORDON & BIEN PLUS ENCORE	
CONFÉRENCES	DÉBATS
PODCASTS	HUMOUR

## Miguel Gomes arrête le temps du cinéma et de l'histoire d'amour

Le cinéaste portugais surprend avec son dispositif mêlant passé et présent, décor en studio et images documentaires

**GRAND TOUR**  
SÉLECTION OFFICIELLE  
En compétition

Après neuf jours de Festival et de films en tout genre, le spectateur carinois a eu droit à une diversion, mercredi 22 mai, monter à bord du nouveau manège de Miguel Gomes, *Grand Tour*, son sixième long-métrage en compétition. Comme perché dans la grande roue (la première image du film), le spectateur suit d'embée qu'il va décoller – du récit traditionnel, des repères temporels – dans cette histoire d'amour à la «*Fuis moi je t'aime*».

L'action se situe en 1918, avec deux personnages principaux, anglais, qui s'expriment pourtant en portugais. Un homme, Edward (Konopko Waddington), fonctionnaire de l'Empire britannique, et fiancé à Molly (Crista Alfaiate), s'échappe pour éviter ou retarder le moment du mariage. Depuis Rangoon, en Birmanie, il parcourt le Sud-Est asiatique dans une librie de décors (Asie fantasmée en studio) mêlés à des images documentaires, tournées en 2020. Le grain vaporeux du noir et blanc. Soudé le passé dans le présent. Le début du XXI<sup>e</sup> siècle dans le XXI<sup>e</sup>. A Saigon, un rond-point est

envahi de scooters, leurs conducteurs masqués pour cause de Covid, sur fond de valses autrichiennes. Puis nous voici happés devant cet étag rempli de fleurs de lotus, dans un dégradé de gris pâle. Pendant ce temps, Molly a toujours un train (ou un bateau) de retard et ne rattrape jamais son homme.

**Dimension expérimentale**  
Réal, fiction, cinéma muet, chanté ou dialogué, la mécanique de l'œuvre tourne au-delà des genres. Comme toujours avec Gomes, qui aime inventer des dispositifs, remontant le temps du cinéma, travaillant la fable et questionnant la domination occidentale. La première image, l'une des seules en couleur, annonce la dimension expérimentale du projet. Voici la grande roue, la nuit, saisie dans un lieu d'artifice de lumières : une équipe chinoise, les Lisboetas suivant le processus à distance, Miguel Gomes pouvant décider des plans, choisir la position de la caméra. En un mot créer son nouveau numéro de cinéma. ■

CLAUDE BARRE

**Film portugais, italien, français de Miguel Gomes.** Avec Crista Alfaiate, Konopko Waddington (2 h 08). Sortie en salle prochainement.



# l'Humanité

Cinéma

## CANNES 2024 : « GRAND TOUR », L'ASIE RÊVÉE DE MIGUEL GOMES

Tourné en décors naturels et en studio, le sixième long métrage du cinéaste portugais parcourt un continent réel et fantasmé dans un continuum entre passé et présent.

CULTURE ET SAVOIR



Publié le 22 mai 2024

Mis à jour le 22 mai 2024 à 17:17

[Sophie Joubert](#)



Miguel Gomes aime les défis formels et les formats hors norme. En 2015, le cinéaste portugais avait enthousiasmé les spectateurs de la Quinzaine des cinéastes avec *les Mille et Une Nuits*, un triptyque de plus de six heures sur le Portugal en crise, raconté à travers la figure de Shéhérazade.

Présent pour la première fois en compétition officielle, il surprend de nouveau avec un long métrage presque expérimental qui mêle passé et présent, couleur et noir et blanc, tournage en studio et en décors naturels. À l'image de la grande roue qui ouvre le film, Miguel Gomes invite le spectateur au grand vertige.

## Faire entendre toutes les langues

Le fil narratif de *Grand Tour* trouve son origine dans un livre de l'écrivain britannique Somerset Maugham, racontant la fuite à travers l'Asie d'un fonctionnaire de la Couronne en poste en Birmanie, poursuivi par la femme qu'il devait épouser. Nous sommes en 1918 et les puissances européennes se partagent l'Asie, ce qui donne l'occasion à Miguel Gomes de faire entendre toutes les langues : portugais, anglais, français, mais aussi thaï, birman, japonais, chinois et vietnamien. Personnage falot, Edward (Gonçalo Waddington) s'embarque pour un grand tour qui, par mer, rail ou chaise à porteurs, lui fera traverser tous les pays d'Asie avec un long arrêt dans la jungle où son train a déraillé.

Entre ces séquences tournées en studio et en pellicule dans un noir et blanc brumeux qui rappelle le cinéma des années 1940, Miguel Gomes intercale des images du présent, rapportées d'un voyage effectué en 2020 et stoppé par la pandémie de Covid.

La beauté du film, qui peut parfois déconcerter, réside dans sa capacité à coudre des éléments très différents pour produire un continuum onirique en se moquant des anachronismes, voire en les provoquant quand un téléphone portable sonne en pleine jungle.

Assez contemplatif au début, le film prend de la vigueur quand Molly (Cristal Alfaiate), échappée d'une screwball comedy, se lance sur les traces de son lâche fiancé. Un périple dans une Asie rêvée qui utilise à plein tous les pouvoirs du cinéma.

*Grand Tour*, de Miguel Gomes, Portugal, Italie, France, 2h8



# Les Inrockuptibles

[Cannes 2024]  
Pourquoi on a aimé  
"Grand Tour", la  
fresque tourbillon-  
nante de Miguel  
Gomes

par Bruno Derivaux  
Publié le 22 mai 2024 à 10h06  
Mis à jour le 22 mai 2024 à 10h05



**En proposant une variation sur ses films précédents, Miguel Gomes signe une fresque sur la veulerie masculine.**

De la première sélection en sélection officielle d'un auteur – Miguel Gomes – que nous tenons pour l'un des plus talentueux du cinéma contemporain, nous attendions un film qui synthétise à la fois les multiples visages de son œuvre protéiforme, mais aussi une proposition singulière, lui qui n'a cessé de se renouveler de film en film. *Grand Tour* est à la hauteur de ces attentes.

De *Tabou* (2012), on retrouve l'atmosphère de rêverie projetée en plein passé colonial dans un somptueux noir et blanc. Débutant à Rangoon en 1917, le film suit le pas pressé d'Edward (Gonçalo Waddington, déjà vu dans *Les Mille et Une Nuits*), un fonctionnaire de l'Empire britannique qui fuit sa fiancée Molly (Crista Alfiate, actrice récurrente dans les films du Portugais) déterminée à lui mettre la main dessus et la bague au doigt après sept ans de fiançailles. Le promis ne cesse de se dérober. Tel un Phileas Fogg ou un héros conradien, il s'évapore de pays en pays ; Birmanie, Thaïlande, Vietnam, Philippines, Japon, pour finir sa course dans la jungle chinoise.

## Traversées

Comme *Tabou*, *Grand Tour* se déploie sur deux temporalités distinctes, convoquant chacune un régime esthétique différent. Le passé colonial fantasmé a été fastueusement recréé en studio. Tandis que Miguel Gomes a effectué le même voyage que ses deux personnages, en équipe réduite, une caméra 16mm au poing et durant cinq semaines, pour tourner des images des villes et des paysages asiatiques qu'ils traversent. Il en résulte un merveilleux entrelacs anachronique, où s'entrechoquent couleurs et noir et blanc, vues arrachées au présent, visages humains, animaux à poils et à plumes et reconstitution d'un antan éthéré.

*Grand Tour* convoque aussi une amusante variation de la structure narrative de la trilogie inspirée par *Les Mille et Une Nuits* (2015). À l'inverse de Shéhérazade qui prolonge chaque soir ses noces par un nouvel épisode d'une fable infinie contée à son mari, Edward en repousse la célébration en s'évadant sans fin d'un pays à l'autre. Et si le film n'est découpé qu'en deux parties, la première vouée à celui qui fuit, la seconde à celle qui le pourchasse, elles sont elles-mêmes scindées en chapitres scandés par l'intervention d'un-e nouveau-elle narrateur-riche l'accompagnant dans sa langue la traversée d'un nouveau territoire.

## Mise en scène en télétravail

Dans *Ce cher mois d'août* (2008), Gomes filme avec un regard quasi-ethnographique les célébrations estivales d'une communauté montagnarde portugaise, les faisant dialoguer avec une intrigue sentimentale. S'ouvrant sur la (petite) grande roue d'une fête foraine, actionnée à la sueur des forceps des forains, *Grand Tour* rassemble une foule d'expressions artistiques différentes, théâtre d'ombres, marionnettes, chants et musique, qui font de *Grand Tour* un spectacle dans le spectacle, un film-attraction, un enfiévré tour de manège à travers les cultures d'Asie.

C'est enfin plus anecdotique, mais le film entre aussi en collision avec la précédente œuvre de Gomes, *Journal de Tûoa* (2021), consacré à la question du cinéma sous régime de distanciation sanitaire et d'épidémie de Covid-19. Le voyage préparatoire de *Grand Tour* a en effet été stoppé net au moment d'embarquer pour son ultime destination, la Chine, où venait de se déclarer une étrange maladie. Pendant le confinement, Gomes a donc coréalisé *Journal de Tûoa* avec sa compagne, la cinéaste Maureen Fazendeiro (à laquelle ce nouveau film est d'ailleurs dédié et qui en est la co-scénariste), tout en pilotant en direct une équipe de tournage en Chine, réalisant ainsi une inédite mise en scène via le télétravail.

## Course-poursuite

Dans *Septembre sans attendre* de Jonás Trueba, amusante comédie de remariage vue il y a trois jours à la Quinzaine, un personnage distinguait les films en deux catégories, les films en ligne et les films en cercle. Concentrique, *Grand Tour* l'est assurément, mais dans une logique tourbillonnante. Mais il est aussi linéaire, façon jeu de l'oie du *Pont du Nord* de Rivette (1981), puisqu'il s'apparente à une course-poursuite à l'échelle d'un continent.

Étourdissant voyage géographique et temporel, le film rend lui aussi hommage à un sous-genre des comédies de remariage, la *screwball comedy*. Opposant un homme oisif et lâche au courage, à la force de caractère et au romantisme de sa promise, Madame Singleton (et condamnée à le rester), *Grand Tour* est enfin une éloquente satire de la veulerie masculine.



Miguel Gomes  
GRAND TOUR  
HÀNH TRÌNH LỚN

# Télérama

## Cannes : "Grand Tour", un voyage virtuose en Asie du Sud-Est, entre réel et fantasmagorie

COMPÉTITION – Au début du XX<sup>e</sup> siècle, un fonctionnaire colonial prend la poudre d'escampette. Miguel Gomes nous entraîne dans son sillage. Malgré un certain minimalisme, le dépaysement est garanti.



Uma Pedro na Sapato/Vivo

Molly (Crista Alfiate) dans « Grand Tour » de Miguel Gomes, au noir et blanc expressionniste. Uma Pedro na Sapato/Vivo Film

Par Jacques Morice



Il y a des films dont on ressort avec l'envie irrésistible d'aller consulter un atlas. *Grand Tour*, voyage des plus envoûtants à travers l'Asie du Sud-Est, est de ceux-là. Birmanie, Thaïlande, Singapour, Vietnam, Philippines, Chine, Japon... voilà en effet un grand tour. Qui nous emmène à travers les pays mais aussi les volutes du temps. En 1917, Edward, svelte fonctionnaire de l'Empire britannique, débarque à Rangoon, où il est censé retrouver sa fiancée, Molly, pour l'épouser. Mais il donne tous les signes de l'homme hagard, dans son costume en lin défraîchi. Lâche, il décide de s'enfuir, quittant le pays pour en rejoindre d'autres, en train, bateau, sampan, ou transporté par des coolies.

À cette fiction coloniale, époque reconstituée en studio, se superposent avec le plus grand naturel des images documentaires, sorte d'archives de voyage, que Miguel Gomes a tournées lui-même, caméra 16 mm en bandoulière, un peu partout dans l'Asie actuelle. Le passé et le présent ne font qu'un ici. Le réel et l'imaginaire, idem. Ce sont ces fusions, accomplies de manière fluide, portées par une voix off particulièrement romanesque, qui concourent à l'enchantement.

### Une galerie de personnages pittoresques

Le film est à l'image exacte de ce manège que deux jeunes garçons birmanes font tourner à la seule force de leurs bras et de leurs jambes : foncièrement rudimentaire et étourdissant à la fois, tant la roue tourne vite et haut. Le réalisateur de *Tabou* (2012) et des *Mille et Une Nuits* (fresque fleuve présentée à la Quinzaine des réalisateurs en 2015) n'a pas son pareil pour bricoler avec trois yens et six escudos une véritable aventure sentimentale, qui nous transporte loin malgré son minimalisme. À travers la jungle luxuriante et sauvage, sur des fleuves étoffés de brume et des montagnes enneigées, dans des villes et des villages aux confins du monde. La décadence du passé colonial, l'exotisme languide, la maladie et le danger sont de la partie. Et les « spécimens » croisés ne manquent pas de pittoresque. Entre une savante parlant des fleurs avec passion, un ténor napolitain, une employée de maison vietnamienne faisant office de guide spirituelle, un consul fumeur d'opium, des koalas et un chanteur de rue émouvant qui trimballe sa sono, le dépaysement est garanti.

### À lire aussi :

■ Cannes 2024 : tous les films en compétition notés par la rédaction de "Télérama"

Et Edward dans tout ça ? Le veule disparaît on ne sait où au milieu du film et c'est Molly qui le remplace. Une femme fantasque, cette Molly. Une héroïne pleine de malice (elle semble sortir d'une comédie loufoque) et déterminée, qui part à la poursuite de son bien-aimé et le suit à la trace. Autant dire qu'on ne s'ennuie pas, tout en étant bercé par la musique variée des langues (le portugais, le chinois, le japonais...). Le noir et blanc expressionniste, les hommages glissés au cinéma (*Fièvre sur Anatahan*, *India Song* ?), les jeux d'ombre et de lumière, les rimes visuelles : la dérive, car c'en est une, devient de plus en plus fascinante à mesure que le récit tend vers le mélodrame, sans perdre de sa magie. *Grand Tour* tient de la pure alchimie.

■■■ *Grand Tour*, de Miguel Gomes (Portugal/Italie/France, 2h09). Avec Gonçalo Waddington, Crista Alfiate, Cláudio da Silva, Lang Khê Tran. Compétition. En attente de date de sortie.



# CAHIERS DU CINEMA

Publié le 24 mai 2024 par [Eloïse Tamayo](#)

## Cinéma-attraction

Nous arpentons l'Asie de la fin des années 1910, à moins que ce soit celle de nos jours. Nous sommes avec lui, sans elle. Puis avec elle, sans lui. En bateaux, à dos de poney, à scooter, en train, nous voyons apparaître et disparaître des villes, des forêts et des jungles, à travers la Birmanie, le Vietnam, les Philippines, le Japon ou encore, la Chine. La récréation en studio alterne avec la captation du réel. Les images en 16 et en 35 mm, tantôt en noir et blanc, tantôt en couleur, semblent se souvenir de **Murnau**, **Sternberg**, **Mizoguchi**, **Fellini**, **Ruiz** ou **Weerasethakul**. Des chants a cappella, du karaoké au micro et d'anciens gramophones résonnent. Nous sommes éveillés. Nous dormons. Les fondus au noir font office de paupières lourdes, de tunnel où la conscience s'engloutit. « Elle se réveillait moite de rêves qu'elle ne se rappelait pas. »

Qu'est-ce qui se dérobe, dans ce ballet hypnotique ? Un homme d'abord, dont on nous dit qu'il est un cobarde, un lâche. Edward (**Gonçalo Waddington**, vu dans *Les Mille et une Nuits*), spectral fonctionnaire de l'Empire britannique, fuit sa fiancée Molly. À son contact, tel un **Midas** des ombres, tout semble se distendre, se dissoudre. Molly, héroïne loufoque et jusqu'au-boutiste, est campée par l'irradiante **Crista Alfaite**. Tout droit sortie d'une *screwball comedy*, partie en chasse de son veule amoureux, elle mène une course qui est aussi contre la mort. Son burlesque s'effrite, rongé par la *saudade*.

De même, dans ce film d'amour dédié à **Maureen Fazendeiro** (compagne du cinéaste et scénariste du projet), les temps et les registres du cinéma glissent et se télescopent. À la façon dont le couple se cherche sans se trouver, ces voies s'attirent sans s'unir. Le montage de ces éléments hétérogènes cherche moins un effet de vases communicants qu'un vertigineux manège où défilent les puissances du film - de la fantasmagorie à l'archive. Du côté du film d'époque, dans le sillage de *Tabou*, le passé colonial pulse en un romantisme décadent, à l'image de ce diner mondain empesté par des pets de vache. Le mélodrame s'entrelace au récit de voyage, narré en langues plurielles, comme pour redoubler l'aspect inachevable, à enchâssements multiples, de ce conte itinérant qui prolonge celui des *Mille et Une Nuits*. Les scènes de théâtres d'ombres ou de marionnettes qui scandent la bande vont puiser dans le tréfonds du cinéma des origines, dit des « attractions » - une dramaturgie primordiale de l'ombre et de la lumière. Enfin, les équipes de **Gomes** rejouent les vues des premiers opérateurs : des panoramas **Lumière** aux archives de la planète d'**Albert Kahn**. Confier le récit au paysage consiste ici moins à prolonger un quelconque expansionnisme exotique qu'à saisir ce qui, du monde, se raconte, dans un tissu foisonnant qui échappe à la trame fictionnelle, lui répond, l'excède, la perd. La grande roue foraine qui ouvre ce *Grand Tour* fait à cet égard office d'avertissement. Il s'agit là d'un tourbillon kaléidoscopique, d'une boude où les espaces-temps se fondent autant qu'ils se diffractent. Dans ce mouvement qui recueille en même temps qu'il disperse ses images, le monde, insaisissable, s'absente autant qu'il se présente.



Miguel Gomes  
GRAND TOUR  
HÀNH TRÌNH LỚN  
Miguel Gomes  
GRAND TOUR  
HÀNH TRÌNH LỚN

# CINEMA TEASER

23/05/2024 - Par Renan Cros

Avec GRAND TOUR, Miguel Gomes réaffirme un cinéma au croisement d'hier et d'aujourd'hui, où la réalité fait décor à la plus romanesque des fictions. Exigeant, hypnotique et somptueux.

Des films réclament de lâcher prise. GRAND TOUR en est un. Et Miguel Gomes nous le dit dès le plan d'ouverture. Une grande roue archaïque qui tourne et qui tourne sur elle-même, actionnée manuellement par des forains. Un plan brut, pris dans le feu de la fête, où la beauté du mouvement et l'énergie des corps se confondent. Une sorte de rappel à la beauté mécanique du cinéma – art forain des origines – où l'émerveillement de voir des corps et des images en mouvement suffisait. Dès lors, GRAND TOUR est un voyage en avant et en arrière. La fuite en avant d'un homme quelque part dans l'Asie du début du XXe siècle pour échapper à sa future épouse. La recherche éperdue de cette femme pour rattraper le fuyard. Deux traversées de cette Asie coloniale, de Bangkok à Saïgon jusqu'à l'orée de la Chine, filmée quelque part entre le passé et le présent. D'un noir et blanc granuleux, qui donne l'impression d'un film perdu des années 1920, Gomes tire l'essence d'un cinéma muet des origines où l'on montrait plus que l'on ne racontait. Établissant un lien avec l'art du conte et des marionnettes, le film, porté les voix off de « conteurs », oblige le spectateur à redevenir enfant, à se laisser guider par ces voix, par des images, à frémir quand on nous le dit, à s'émerveiller quand le décor l'exige, à s'émouvoir quand le tragique survient.

C'est toute l'exigence et l'expérience passionnante que propose Gomes. Faire un film à la fois très romanesque et au fond très peu narratif. Une sorte de film ballet où le mouvement des images emporte comme un flot continu pour raconter ce jeu de cache-cache entre deux solitudes. Passant du noir et blanc à la couleur, du passé au présent, sans cesse, le film fait de la réalité une matière pure de cinéma – le bruit des passants, le mouvement des corps, le son des marchés – tandis qu'à l'image soudain la fiction donne l'impression d'un studio expressionniste où Murnau et Fritz Lang pourraient apparaître à tout moment. Il y a quelque chose de profondément merveilleux dans ces images qui n'ont pas d'âge. Dans cette façon de raconter une histoire comme si elle venait à la fois de la nuit des temps et de demain. Une façon de faire du récit picaresque une mélancolie bizarre, une fuite existentielle où le monde prend plus de place que les personnages. Comme si ce monde que filmait Gomes allait rester et nous disparaître.

La maestria formelle de Gomes atteint par moments des sommets de poésie étrange – des moines masqués, la fureur de la ville comme une Symphonie Urbaine, un personnage de colonel amoureux comme tout droit sorti d'un roman à l'eau de rose, la brume qui se lève, des pandas dans les arbres... – qui demande, pour les apprécier pleinement, un lâcher-prise et une attention exigeante. Mais pour qui saura se glisser dans ce maelström d'images et de sons comme on se laisse bercer par la voix qui nous racontait une histoire avant d'aller dormir, la fuite en avant de ce GRAND TOUR a des airs d'ailleurs de cinéma.



Miguel Gomes  
GRAND TOUR  
HÀNH TRÌNH LỚN

# PARIS MATCH



**Le 77e Festival de Cannes entame sa dernière ligne droite et la compétition**

▪ « **devient de plus en plus indécise.**

Quel réalisateur sera couronné samedi soir ? A trois jours du palmarès, l'incertitude règne. La comédie musicale de Jacques Audiard « **Emilia Perez** » reste le chouchou de la presse française mais le panel de Screen International, une référence, a un nouveau champion : « **Anora** » de Sean Baker. Ce mercredi, « Grand Tour » de Miguel Gomes a conquis les aficionados du cinéaste portugais (nous en sommes). Dans la lignée de « Tabou », qui lui avait valu un prix de la mise en scène à Berlin, le réalisateur lisboète propose un voyage dans le temps et l'espace, s'affranchit des règles de la reconstitution pour une œuvre d'une incroyable beauté plastique. La trame paraît simple : Edward se rend en Asie du Sud-Est, suivi à un jour de distance par sa fiancée, Molly, qui rêve de l'épouser. Ce prétexte romantique permet au poète de sublimer la culture et les paysages asiatiques, de jouer avec les couleurs – les passages en noir et blanc sont sublimes.



## Cannes 2024, jour 9: «Grand Tour», «Les Linceuls», «Spectateurs!», questions de regards

Jean-Michel Frodon — Édité par Louis Pillot - 23 mai 2024 à 11h56 ↗

Les films de Miguel Gomes, David Cronenberg et Arnaud Desplechin mobilisent ce qui s'active entre les images et qui s'y confronte comme enjeu explicite de leurs réalisations.

Depuis le début du [Festival de Cannes](#), nombre de titres sélectionnés interrogent le cinéma lui-même, ses processus et ses effets. Parmi eux, et même si de manières très diverses, trois des films les plus notables sur la Croisette font de la place du spectateur, et de son rôle dans l'existence même des films, un ressort central.

L'agencement d'artifices romanesques, visuels et saturés de références du *Grand Tour* de [Miguel Gomes](#) est entièrement élaboré sur la puissance de métabolisation par chaque spectateur de ces ingrédients à l'hétérogénéité et à l'artificialité revendiquée: une proposition poétique au plein sens du mot, qui renvoie à l'acte de «faire», où cela incombe très largement à qui regarde le film.

### «Grand Tour» de Miguel Gomes (Compétition officielle)

C'est la voix off qui tout de suite installe cet état de veille flottante, de disponibilité à des réalités lointaines dans le temps et dans l'espace, à des imaginaires mêlés.

Après un plan majestueux en couleur, les images sont en noir et blanc –digression: enfin un beau noir et blanc, à l'opposé de l'atroce noir et blanc numérique, parodie criarde et synthétique de styles d'un autre temps, de l'expressionnisme au néoréalisme ou aux classiques hollywoodiens, qui aggrave le cas de tant de films.

Les images sont en noir et blanc, donc. À l'écran, un homme dont le nom est anglais mais qui parle portugais organise un voyage dans une ville d'Extrême-Orient. C'est Rangoun, en Birmanie, pour commencer. La voix féminine, aux échos asiatiques, raconte ce que fabrique ce beau diplomate de Sa Majesté George V. On est en 1918, Edward s'apprête à quitter la ville pour échapper à sa fiancée qui arrive de Londres.

Le voilà parti pour ce «grand tour» à la mode orientale qui exista sous diverses formes à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, reliant des métropoles coloniales: Rangoun, Singapour, Hong Kong, Saïgon, Bangkok, Shanghai.

Mais les images sont à nouveau en couleurs, et tournées dans les rues des mêmes villes aujourd'hui. D'autres voix viennent raconter autrement l'histoire, qui sera celle d'abord d'Edward le fuyard, par fleuves, trains qui déraillent et forêts de bambous, puis de Molly l'obstinée fiancée, qui refuse les plus attrayants partis par attachement à son idée fixe.

Revoici le noir et blanc, dans d'évidents décors de studio chargeant sans complexe la barque orientaliste, de plantations en hôtel colonial ou en bateau pour commerçants avides et improbables chanteurs d'opéra. L'Anglaise qui comme tout le monde parle la langue du film, le portugais, y crociera le chemin d'une Vietnamiennne qui parle, elle, la langue de la puissance coloniale d'alors, le français.

C'est ainsi que se déploie, avec une continuité de rêverie opiacée qui dissoudrait les limites entre réalisme et imaginaire, comédie et mélodrame, la proposition du réalisateur de *Tabou*.

Et si on songe en partie à ce que cette précédente évocation avait déjà d'onirique, la relation entre les deux films reste assez distendue –il n'est plus désormais question de mémoire imaginaire des colonies portugaises en Afrique, ni de leurs équivalents en Asie. Il est question d'une aventure mentale, sensorielle, saturée d'évocations et de réminiscence.

Très clairement, et très généreusement, d'une invitation à chacune et chacun à élaborer son propre film mental à partir de la profusion gracieuse, un peu amusée, un peu émerveillée, un peu ironique qui se déploie sur l'écran.